



SHELBY FOOTE

# L'AMOUR EN SAISON SÈCHE

ÉDITION DE  
PAUL CARMIGNANI

---

# L'Amour en saison sèche

---

---

Merci à Huger Foote  
et à Emmanuel Laugier  
qui ont rendu ce livre possible.

*Nous appliquons ici la plupart des rectifications orthographiques de la dernière réforme  
de l'Académie (JO du 6 décembre 1990).*

---

---

Collection Versions françaises

*Shelby Foote*

---

# L'Amour en saison sèche

---

*Traduction révisée, annotation et postface  
de Paul Carmignani*

ÉDITIONS **RUED'ULM**

---

---

Illustration de couverture :  
Dorothea Lange, *Disasters of Shacktown Communities*,  
19 février 1940 (détail), tirage gélatino-argentique.  
© The Dorothea Lange Collection,  
The Oakland Museum of California, don de Paul S. Taylor.  
© Bridgeman Images

Nous avons suivi la traduction de l'américain  
publiée par Hervé Belkiri-Deluen en 1978.  
N'ayant pu retrouver la trace du traducteur ni de ses ayants-droit,  
nous serons heureux s'ils se manifestent à l'occasion de cette parution.  
Le texte en a été intégralement revu et amendé.

*Love in a Dry Season*, 1951 © Shelby Foote  
All rights reserved

© Éditions Rue d'Ulm/Presses de l'École normale supérieure, 2019  
pour l'édition française  
45, rue d'Ulm – 75230 Paris cedex 05  
[www.presses.ens.fr](http://www.presses.ens.fr)  
ISBN 978-2-7288-0620-1  
ISSN 1627-4040

---





---

# 1. Les Barcroft

---

Le major Malcolm Barcroft, dernier mâle de la lignée, avait soixante-sept ans quand il mourut. Accompagnée, comme elle le fut, de rumeurs sur l'étrange réaction de sa fille, la nouvelle de cette mort poussa les gens à se rappeler bien des choses sur sa vie qu'ils auraient autrement oubliées, ce qui est généralement le cas quand il s'agit d'enterrer un homme fortuné en attendant la lecture de son testament. C'était une institution à Bristol<sup>1</sup>, un des derniers représentants de ce dont la ville s'était libérée par le progrès. Été comme hiver, il portait des vêtements sombres, des chemises à jabot plissé avec une perle au plastron, des boutons de manchettes en or et un petit nœud papillon plat. Quand il était seul ou qu'il faisait sa promenade hygiénique du soir, il donnait une impression de haute taille et de raideur ; « Jabot de paon » comme l'appelaient les Noirs ; mais, quand on le voyait avec d'autres hommes, on se rendait compte qu'il n'était pas vraiment grand, et qu'il avait même les épaules légèrement voûtées. Il portait un pince-nez sans monture d'où pendait une jolie chaîne, comme un fil d'araignée en or, jusqu'au bouton à pression sur son revers gauche. Sa moustache et ses cheveux coupés en brosse avaient une couleur gris acier et son nez ressortait comme une lame entre deux joues creuses, pâlies par des accès de malaria, et des yeux bruns et fiévreux. Légèrement grisonnants, ses sourcils se terminaient par deux petites touffes, ce qui lui donnait un air quelque peu méphistophélique, démenti toutefois par une voix douce et une courtoisie de la vieille époque.

Il était né au temps de la Reconstruction<sup>2</sup>, en 1873, deux mois après que son père, un ancien officier confédéré qui était revenu de la guerre manchot, eut été tué dans une bagarre à propos d'une urne de vote avec un des agents électoraux importés par le gouverneur Ames. Élevé par sa mère et une tante célibataire, Malcolm se montrait volontaire, impétueux et autoritaire, jusqu'au jour où, sur le conseil d'un oncle, les deux femmes en eurent assez

---



---

et l'expédièrent dans une école militaire du Tennessee. Il y trouva des sujets d'intérêt dignes de ses talents, des études de campagne plus complexes que celles qui consistaient à déjouer les plans de deux femmes admiratives mais plutôt terrifiées, et il se calma avec un sérieux inattendu. Pendant les vacances, il se morfondait chez lui et lisait des biographies militaires, Jomini et Badeau, pour lesquelles il dessinait des cartes, afin de suivre les batailles en notant ses objections dans la marge, le plus souvent avec des points d'exclamation et des références pour étayer ses opinions. Il prit l'habitude de dire « Bien, Bien » comme, paraît-il, le faisait Stonewall Jackson<sup>3</sup> et de lever à l'occasion une main, la paume tournée vers l'avant, comme, dit-on, Jackson le faisait aussi, pour implorer l'aide divine selon les uns, ou simplement, selon les autres, pour ralentir la pression du sang et ainsi calmer les douleurs lancinantes de la blessure reçue à First Manassas. Malcolm prenait tout cela très au sérieux et si, parfois, cette posture avait un côté ridicule, lui, du moins, n'en était pas conscient. Lors de sa dernière année à l'école des cadets du Tennessee, il fut promu capitaine et il avait résolument opté pour une carrière militaire. La vie semblait se présenter à lui sous d'agréables perspectives : brillantes escarmouches de frontière, ponctuées de périodes ennuyeuses mais éblouissantes à l'état-major de Washington et, peut-être, si les Allemands et les Espagnols continuaient leurs rodomontades, une véritable guerre qui permettrait de graver son nom dans les livres d'histoire ou, tout au moins, dans les manuels de tactique. Il nourrissait à leur égard un enthousiasme et une admiration que certains jeunes gens de son âge éprouvaient pour Keats. Ils lui semblaient exaltants non seulement pour leurs sujets mais pour la langue elle-même qui l'enchantait. La mission de l'infanterie pendant l'attaque, selon la définition du texte : « affronter l'ennemi et le détruire » avait une beauté sauvage, triomphante, presque lyrique, tandis que la mission de l'infanterie pendant la défense : « maintenir l'intégrité de la position » n'était rien moins que la plus belle phrase de la littérature. À la lecture de semblables choses, il ressentait des picotements dans le cuir chevelu et ses cheveux se dressaient sur sa nuque.

---

---

Mais, juste trois semaines avant les cérémonies de fin d'études, il reçut une missive écrite sur le papier à lettre familial tout boursoufflé de petites cloques, là où les larmes de sa mère avaient séché. L'honnête homme chargé des affaires de son père – un homme de loi ami de la famille – avait décampé (« était parti pour le Texas », disait la lettre) avec le peu qui restait, après une gestion calamiteuse, pleine de promesses mais extravagante. Aussi, après la fin du défilé en grand uniforme, l'élève officier Barcroft fit sa malle qui contenait le bel uniforme avec l'épée vierge de sang et les textes brochés dont les éditions futures ne porteraient jamais son nom, et rentra au foyer à Bristol, pour travailler dans les affaires de coton de son oncle célibataire. Il renonça au rêve de pompe et de gloire, à l'étude des évolutions de la ligne de bataille et des points les plus subtils de la préséance, et il se mit à étudier les cotes des fibres et les fluctuations sur le marché du coton.

En trois ans, il avait appris le métier assez bien pour que son oncle pût se reposer sur lui et, au bout de trois autres années, l'oncle se retira des affaires. Si les revenus de Malcolm n'étaient pas suffisants pour faire de lui le beau parti de la ville, du moins ses origines familiales et sa conduite sérieuse après les malheurs de sa mère firent-elles qu'on l'estima assez digne pour se fiancer avec la fille unique d'un riche planteur retiré des affaires. Après leur mariage dont on se souvenait encore dans le Delta<sup>4</sup> à cause des bassines de punch au champagne et des belles robes de la mariée et des demoiselles d'honneur, Mr. et Mrs. Barcroft s'embarquèrent à La Nouvelle-Orléans pour une croisière en Méditerranée. Arrivés à mi-hauteur de la botte italienne, ils furent rappelés par l'annonce de la mort du beau-père et, un an plus tard, quand on y vit plus clair dans l'embrouillamini successoral, le jeune époux se trouva possesseur d'un peu moins d'un demi-million de dollars en valeurs sûres, et sa femme lui avait donné une fille.

Ils l'appelèrent Florence parce que c'était la ville qu'ils avaient tout particulièrement désiré visiter ; ils s'y rendaient en voiture, se documentant, dans leur Murray<sup>5</sup> à reliure rouge, sur la splendeur florentine et ses intrigues quand le câblogramme leur était parvenu. Malcolm avait maintenant tout ce qu'il pouvait

---

---

désirer, sauf ce qu'il désirait le plus : un héritier mâle. Néanmoins, la déception causée par la naissance d'une fille fut quelque peu compensée par l'assurance – doublement bienvenue, vu la frêle constitution de sa femme – qu'il n'était pas question de stérilité.

Quand le second enfant naquit, il se trouvait à Panama Beach en Floride où il commandait une compagnie dans le « Second Mississippi Volunteers », l'ancien « Mississippi Rifles » qui, déployé en V par son colonel Jefferson Davis <sup>6</sup>, avait percé le centre mexicain à Buena Vista cinquante ans plus tôt. Son vieux rêve de renommée martiale venait de nouveau de lui être offert, et il l'avait saisi. La gloire fut en réalité bien mince. La guerre se termina sans laisser à son régiment le temps d'embarquer et, bien que les pertes eussent été assez considérables pour pouvoir être comparées aux campagnes les plus sanglantes, le bœuf en conserve n'était pas un ennemi qui pût couvrir de gloire ceux qui l'avaient combattu. On ne se vante jamais d'une bataille quand le champ en a été ses propres entrailles. En 1899, il fut promu major et démobilisé ; il put rentrer chez lui retrouver sa femme et ses enfants.

Le second enfant était aussi une fille à qui on donna le nom de sa mère, Amanda. Deux jours après le retour du major, le médecin le prit à part : « Cette naissance a été encore plus difficile que la première », dit-il. C'était un vieillard qui avait conservé une attitude méfiante, et obséquieuse, malgré les quarante ans qu'il avait passés à soigner les maux de la moitié du comté : « Je ne conseillerais pas à Mrs. Barcroft d'avoir un autre enfant. »

Un an ne s'était pas écoulé que le troisième enfant naissait. Le major fit les cent pas dans le couloir pendant deux jours, passant et repassant devant la porte de la chambre où sa femme geignait et gémissait. Cependant, la seconde nuit, les plaintes cessèrent ; elles cessèrent presque d'un coup. L'infirmière sortit et lui annonça qu'elle était morte. Le major la regarda fixement :

- Avez-vous sauvé l'enfant ?
- C'est un garçon, dit-elle.

Alors ses yeux s'embuèrent de larmes pour la première fois. Il avait tant attendu cet instant que ces larmes étaient moins des larmes de chagrin que de triomphe. Pendant un moment, il

---

envisagea la possibilité d'appeler le garçon Hezekiah ; comme le beau-père décédé. Puis il chassa cette pensée : c'était une idée de sa femme, qui perdait toujours un peu la tête à la fin de ses grossesses. Il l'appela Malcolm, le nom de l'aîné des Barcroft depuis cinq générations. Et ils vécurent tous les quatre, père, filles et nouveau-né, dans la grande maison grise que le beau-père avait fait construire cinq ans auparavant pour que sa fille y emménage avec son mari au retour de leur long voyage de noces. Elle se trouvait dans le quartier chic de la ville. Quatre grands chênes en ombrageaient la façade. Anguleuse, construite en bois dans le style néovictorien, elle s'élevait, imposante, au milieu de cottages en bardeaux et de grandes demeures en stuc à deux étages qui paraissaient toutes petites en comparaison. Des ornements de mauvais goût, cloués aux avant-toits et aux fenêtres mansardées, donnaient à la maison une allure incongrue, à la fois légère et gauche, comme un éléphant qui danserait.

Le major Barcroft confia ses filles à leur nurse, mais il se chargea lui-même d'élever son fils. L'enfant ressemblait à sa mère. Il avait la même peau couleur de parchemin, des yeux doux, couleur violette et une tête trop grosse pour son corps. Avec le temps, il prit une allure affectée, efféminée – un petit bout de coquille dans son œuf à la coque lui dérangeait l'estomac pour la journée. Il aimait par-dessus tout rester seul dans un coin avec une paire de ciseaux de sa défunte mère à découper les belles illustrations des magazines. Il était nerveux et irritable ; si quelqu'un lui parlait avec rudesse, il en était malade. Pour son sixième anniversaire, son père lui offrit un poney Shetland, mais il en eut peur. Quand son père essaya de le mettre en selle, il recula et finalement quand le major, perdant patience, le plaça sur le dos du poney, il se débattit, hurla puis se mit à vomir, et il fallut l'envoyer au lit.

Ensuite le major Barcroft essaya d'autres moyens. Il acheta une caisse de soldats de plomb, des guerriers en miniature, reproduits à l'échelle, chacun avec un fusil ou un sabre. Il y avait aussi tous les impedimenta des armées en campagne : canons et fourgons tirés par des chevaux, tentes pour les quartiers généraux, ambulances et cuisines de campagne. Il fit apporter

---

---

la caisse dans le salon où il la déballa sans se préoccuper de la sciure de bois qui couvrait le tapis et les meubles à mesure qu'il sortait les figurines une à une. « Tu vois celui-là ? C'est un général. Regarde ses étoiles. » Quand il eut fini de tout déballer, il disposa les soldats comme pour une grande revue, puis il se tourna vers Malcolm et lui dit très sérieusement :

— C'est ton armée, mon petit, qu'est-ce que tu en penses ?

— Elle est jolie, papa.

— Jolie... le major Barcroft le regarda. Malcolm était loin d'être aussi enthousiaste que l'aurait désiré son père : Attends, dit-il, en se tournant vers les soldats, je vais te montrer comment on joue avec.

Il fit deux collines opposées avec les coussins du divan et les sépara par une ligne ondulée tracée à la craie sur le tapis. « Ça, c'est le Rappahannock. De ce côté-ci, c'est la ville de Fredericksburg. Ces collines là-bas, c'est Stafford Heights et elles sont tenues par Burnside. » Il se mit à genoux et disposa les soldats et les canons de façon qu'ils se trouvent face à face de chaque côté de la petite vallée. « Ces collines-là, de ce côté du fleuve, c'est Marye's Heights. C'est le général Lee qui les tient. Ici c'est la colline d'où il surveillait la bataille. "C'est une bonne chose que la guerre soit aussi terrible, nous finirions par trop l'aimer." Il a dit cela sur cette petite colline. Bien. Longstreet était là-haut et Stonewall Jackson ici, en bas. Ton grand-père se trouvait dans la ville avec le général Barksdale, tirant pour empêcher les hommes du vieux Burnside de traverser sur leurs pontons. »

Le major continuait ainsi en se traînant à quatre pattes pour faire évoluer les soldats. Il démontra la noble résistance de Pelham<sup>7</sup> avec deux canons de campagne miniatures et s'emballa quand il reproduisit l'avance de l'armée fédérale, laissant derrière elle, après chaque charge, des jonchées de soldats de plomb fauchés par la mitraille. Puis, alors qu'il faisait avancer les survivants pour leur troisième assaut contre le chemin creux de Longstreet, tout en imitant le grondement profond et guttural des assaillants yankees et les clameurs aiguës et fanatiques des défenseurs rebelles, il se retourna pour dire quelque chose à Malcolm. Il était devenu

---

---

si absorbé par les manœuvres de Fredericksburg, changeant les troupes de place, disposant l'artillerie, qu'il avait presque oublié que cette démonstration s'adressait à son fils.

Il ne l'avait pas vu tout d'abord, puis il aperçut l'enfant derrière une chaise. Malcolm n'avait même pas suivi la bataille. Il avait pris deux chevaux dans le parc d'artillerie du général Pendleton et s'appliquait à les faire tourner autour du pied d'une chaise d'une façon qui n'était rien moins que militaire. Le major se leva, épousseta les genoux de son pantalon et, secouant la tête, quitta la pièce sans ajouter mot ; il était trop furieux pour se risquer à parler.

Pendant les cinq années suivantes, le major Barcroft partagea son temps entre ses affaires de coton et son fils, faisant tout son possible pour changer l'enfant de ce qu'il était en ce que lui, le major, aurait voulu qu'il fût. Et il remporta quelque succès. D'abord, il réussit à le mettre en selle. Il lui enseigna à monter les jambes droites, dans le style dragon, sans trotter à l'anglaise. Malcolm en vint même à aimer ça. Cependant, le major se décourageait en constatant qu'il traitait sa bête beaucoup plus comme un petit chat que comme un cheval ; néanmoins, il éprouvait une réelle satisfaction à voir la grosse tête de son fils tressauter sur ses épaules étroites quand il parcourait les rues de Bristol sur le petit Shetland rondelet et aux genoux raides.

Pour le onzième anniversaire de Malcolm, son père lui donna une boîte de cartouches et un fusil de calibre 410, un joli modèle sans chien, un Parker avec, sur la culasse, un motif de perdrix et de canards, et son nom gravé sur une plaque d'argent fixée sur la crosse raccourcie. Le major l'emmena sur la digue au sud de la ville et lui enseigna à tirer sur des bouteilles, des boîtes de conserve et des boîtes en carton. Au début, il avait peur des détonations et tremblait à la pensée du recul ; mais il ne tarda pas à s'habituer et, finalement, un mois après son premier coup de fusil, il réussit à mettre quelquefois un plomb dans la cible.

C'était l'été et le major l'encouragea à emporter son fusil avec lui quand il allait seul dans les champs. Parfois Malcolm et un jeune garçon, son voisin, sortaient ensemble et, à tour de rôle, ils disposaient des cibles et tiraient. Un matin, au mois de juillet, ils

---

---

partirent ensemble et deux heures plus tard, l'autre enfant revint en courant. Il pleurait et, tout d'abord, on n'arriva pas à lui faire dire ce qui était arrivé. Finalement, entre deux sanglots, il le leur dit. Ils trouvèrent le fusil là où il l'avait laissé tomber en courant et, quinze mètres plus loin, étendu sur la clôture en fils de fer barbelé sur laquelle il avait suspendu la cible, on trouva le fils du major Barcroft avec toute la nuque de sa grosse tête emportée.



Florence et Amanda – Miss Flaunts et Miss Manda, comme les appelait leur nurse – n'allaient pas à l'école communale. Elles allaient à St. Mercedes Academy, l'école paroissiale du couvent catholique où on appelait les maîtresses « Ma sœur », et jamais « Madame ». D'autres enfants protestants y allaient aussi, des enfants du quartier, pour la plupart, parce que l'école communale n'était pas considérée comme « distinguée ». Les années passaient comme des chars de carnaval, un défilé de chevelures enrubannées et de robes empesées, de bas à côtes et de souliers à boutons. On appelait Florence « la jolie » et Amanda « l'intelligente », bien que les deux adjectifs fussent appliqués en manière de comparaison strictement entre elles deux. Moins poliment, mais en vertu du même principe, on aurait pu appeler Florence « la mollassonne » et Amanda « le laideron ». Mais on ne le fit jamais ; en réalité, il n'y eut jamais rien de déplaisant dans leur vie, rien de pire que le gant rugueux dont se servait leur nurse quand elle leur frottait les genoux et les coudes en vue du catéchisme, le dimanche, ou le calomel que le médecin mesurait sur la lame de son couteau, et, éventuellement, les petits flacons roses qu'il leur laissait quand les deux sœurs souffraient de la grippe, de la coqueluche ou de la varicelle. Car elles attrapèrent toutes les maladies de l'enfance. Pendant une terrible semaine, elles eurent les oreillons, et ce fut pis que tout.

La mort de Malcolm arriva juste au moment où elles commençaient à être invitées à des *ice cream parties*. Cela leur fit

---

---

très peur. Après les funérailles, elles restèrent côte à côte dans le grand lit à baldaquin de Florence, raidies par le même souvenir inexprimé de leur frère dans son cercueil gris, posé dans le salon, sur deux chevalets, de la façon dont on lui avait croisé les mains sur la poitrine pour montrer ses ongles propres, rongés jusqu'à la peau, le bout des pouces carré à force d'avoir été sucé. On aurait pu croire qu'il était couché là, simplement, prêt à se redresser et à parler, si on n'avait remarqué ni son sourire qui ne lui ressemblait absolument pas ni son visage qui était relevé sur l'oreiller dans une position peu naturelle afin de cacher l'endroit où il avait été blessé.

Amanda dit :

— Pendant combien de temps reste-t-on pareil dans la terre, je veux dire, avant de commencer à changer ?

— Chut, dit Florence. Elle était l'aînée.

Mais ce qui les effraya peut-être encore davantage, ce fut le visage de leur père. Pendant les mois qui suivirent, il paraissait sévère, inflexible et en même temps ravagé. Une surface dont les changements ne pouvaient être remarqués que dans les détails, une certaine rougeur autour des yeux, un frémissement des lèvres ou des paupières, quand il pensait n'être pas observé. Florence et Amanda l'observaient. Jusqu'alors le chagrin n'avait été qu'un mot du syllabaire. Maintenant elles en voyaient l'image.

Pendant deux mois après les funérailles, les filles ne sortirent de la maison que pour aller à l'église ou au catéchisme. À l'heure du crépuscule et de l'obscurité naissante, elles entendaient les enfants des maisons voisines qui jouaient sur les pelouses et les trottoirs, les brusques éclats de rire qui indiquaient quelque bonne blague, ou, pis encore, les soudaines périodes de calme qui pouvaient signifier n'importe quoi. En haut de la fenêtre de leur chambre, Florence et Amanda entendaient les autres enfants, enfants de familles que la mort n'avait pas touchées ; ils jouaient à *Vire la bouteille* ou à *La main chaude*, jeux nouveaux plus ou moins accompagnés de baisers et adoptés pendant leur période de deuil obligatoire. Elles se regardaient à la lueur des lampes à arc de la rue au-dessous de chez elles, leurs visages ovales nets et pâles, vides de tout, même de regrets, et elles pouvaient sentir

---



---

dans la chambre – presque intangible mais néanmoins réelle, telle l'odeur d'un sachet de lavande ou de velours moisi – la présence du frère décédé.

– Est-ce qu'il a commencé à changer dans la terre ?

– Chut, Amanda, chut.

Mais, plus tard, elle n'eut plus besoin de demander, car il lui apparaissait dans ses rêves et, certes, il avait changé. Elle le reconnaissait à peine, et jamais elle n'avait eu aussi peur de sa vie. Elle alla se cacher dans le lit de Florence et se blottit contre son dos. Mais quand elle fit part à sa sœur de ce qu'elle venait de voir, Florence lui dit qu'il ne fallait en parler à âme qui vive. On croirait qu'elles étaient hantées.

À la fin de septembre, le lendemain de la rentrée des classes, Amanda resta dans le fond de la classe pendant la première moitié de la récréation à faire ses devoirs de l'après-midi. Quand elle descendit les marches, elle vit un groupe de filles tout au bout du terrain de jeux, près des balançoires. Celles qui étaient à l'extérieur du cercle se dressaient sur la pointe des pieds, les mains posées sur les épaules des filles devant elles ; de temps en temps, l'une d'elles faisait un petit saut pour mieux voir, et ses boucles allaient frôler le col de sa tunique. Du haut des marches, Amanda pouvait apercevoir sœur Ursula, au centre, penchée sur quelque chose. Puis les filles reculèrent, lui frayant un passage et sœur Ursula arriva en courant. Ses étroits souliers noirs apparaissaient sous sa jupe. Elle portait quelqu'un dans ses bras et, quand Amanda vit les longs cheveux blonds qui atteignaient presque les genoux de la sœur, elle comprit que c'était Florence.

On la déposa sur le divan dans le bureau de la mère supérieure, puis le prêtre arriva : le père Koestler, le visage rouge et bouleversé, et, au bout d'un instant, le médecin apparut avec sa trousse. Florence ne parvenait pas à reprendre sa respiration.

Elle s'était balancée à la barre fixe, dit une fille qui risquait un œil avec les autres dans l'embrasure de la porte et, brusquement, elle s'était arrêtée à bout de souffle. Elle avait les narines cernées de blanc et ses yeux étaient dilatés de terreur. Le médecin dit : « Asthme », un mot terrible, et, quand Florence se sentit mieux,

---

il la ramena chez elle dans son boghei et la porta dans ses bras jusque sur la véranda. Cela se passait en 1912. Ce n'est que vingt-six ans plus tard qu'elle sortit de chez elle. Et cette fois-là, il fallut aussi la porter.

Cette affection changea leur existence, leur façon de voir les choses. Elles vécurent à part, loin du monde qu'elles commençaient juste à connaître. Le major Barcroft engagea le principal de l'école, Mr. Rosenbach, pour que tous les après-midi, de quatre heures à six heures et demie, il leur donnât des leçons particulières, avec quatre heures en plus le samedi matin.

On l'appelait le professeur *Frozen Back*. C'était un Allemand. Il portait une barbe brune soyeuse et il avait des dents inclinées vers l'intérieur de la bouche. Sa raideur prussienne lui donnait un aspect presque difforme. Sur sa chaîne de montre, des médaillons cliquetaient comme des sabres en miniature. Ses élèves de l'école communale pouvaient témoigner de son zèle à manier la badine, mais, naturellement, il ne punissait jamais les filles Barcroft. Il n'avait pas besoin de le faire, du reste, car, terrifiées, elles ne lui en donnaient jamais l'occasion. Elles savaient parfaitement leurs leçons et aussi longtemps qu'il était avec elles, elles ne faisaient pas plus de bruit que des souris. « Très bien, Mesdemoiselles, disait-il, à la fin de la classe. Vraiment très bien. » Puis il prenait son chapeau et s'en allait. Les sœurs poussaient un soupir, se regardaient et esquissaient des sourires timides de soulagement nerveux.

C'est ainsi qu'elles furent élevées dans cette grande maison grise de Lamar Street où l'on enlevait les poteaux d'attache des chevaux et les montoirs de voiture sous prétexte qu'ils constituaient un danger pour la circulation et où les postes à essence et les marchés en plein air commençaient à s'installer. Les cottages en bardeaux disparaissaient en l'espace d'une nuit comme les palais dans les contes des *Mille et Une Nuits* et les grandes demeures en stuc s'écroulaient dans des nuages de poussière sous les coups d'essaims d'ouvriers qui s'abattaient sur elles avec la rapacité indifférente des sauterelles dans une malédiction biblique. Ce n'était déjà plus le quartier résidentiel le

---

---

plus distingué ; leurs voisins émigraient vers l'est de la ville pour échapper à la suie et aux coups de sifflet de la nouvelle fabrique d'emballages et aux infatigables gramophones des femmes de ceux qui travaillaient à cet endroit. Mrs. Esther Sturgis, une vieille dame sur une chaise roulante – et qu'on allait bientôt connaître sous le nom de « la mère de Bristol » – morcelait sa plantation à l'est de la ville et ceux qui pouvaient se le permettre achetaient des parcelles et construisaient des maisons nouveau style par-delà la double ligne argentée de la C & B. Ainsi donc, maintenant, les filles Barcroft, assises dans les ténèbres à leur fenêtre, en entendaient bien plus qu'aux goûters et aux jeux des baisers. Chaque week-end, les nuits étaient remplies de musique – roulements de tambours, gémissements de cors, assourdis par les frottements de pieds des danseurs à l'*Élysée Club*, trois pâtés de maisons plus loin. Et, tandis que les habitants de la ville, incapables de dormir, s'agitaient, juraient ou restaient couchés tranquilles et pleins de regrets, les sœurs imaginaient qu'elles pouvaient identifier individuellement, rien qu'aux éclats de rire aigus et creux et même aux frottements des pieds, leurs anciennes camarades de classe et leurs voisins.

Bientôt, cependant, Florence cessa de partager la chambre du second avec Amanda. Ses crises d'étouffement continuaient et, obéissant au médecin qui lui ordonnait d'éviter les escaliers, elle descendit au rez-de-chaussée, dans le salon de devant, une pièce sombre et haute de plafond, sentant le renfermé à force de ne pas servir et pleine de tentures de velours, de sombres tableaux aux cadres dorés, de meubles encombrants, de tapisseries ornementées d'oiseaux imprimés qui ne ressemblaient à aucun oiseau connu. Leur mère l'avait meublée ; elle en avait fait sa pièce favorite. C'est là que le major Barcroft avait livré en miniature la bataille de Fredericksburg. C'était aussi l'endroit où Malcolm avait été exposé dans son cercueil gris acier. Florence appelait cette pièce sa chambre à coucher. Mais il n'y avait pas de lit. Elle passait ses nuits dans un fauteuil d'un modèle spécial, avec un dossier ajustable et un repose-pieds coulissant, car elle se figurait qu'elle allait étouffer si elle n'avait pas la tête et les épaules plus

---

---

hautes que le reste du corps. La pièce avait été hermétiquement close pour les fumigations. Tous les interstices des montants de porte et des châssis de fenêtre avaient été obturés avec des journaux pliés. Cependant, malgré la puanteur du camphre et des vapeurs de soufre, il y avait toujours une odeur rance de chair de femme mal lavée. Elle craignait de mourir noyée et quoiqu'elle eût pu avoir une attaque en prenant son bain, sa pudeur n'aurait autorisé personne, pas même sa sœur, à se trouver dans la chambre avec elle à ce moment-là.

Elle prétendait ne jamais dormir : « Pas vraiment. Je me repose simplement les yeux tous les matins vers deux heures. » Mais Amanda était réveillée presque chaque nuit par ses hurlements. Elle avait des cauchemars, rêvait de filets visqueux, de serpents, de galopades de chevaux qui l'étouffaient, l'étreignaient, l'épousaient. Par suite, son aspect s'en ressentit. Personne maintenant, même selon la vieille comparaison qui les concernait toutes deux, ne l'appelait plus « la jolie ». Elle s'était mise à engraisser. Elle avait l'embonpoint mou d'une hydropique, la peau très tendue sur les pommettes et sur le dos de ses mains qui étaient étrangement arrondies, et de petits plis au coin des yeux, comme le rabat d'une enveloppe. De sa prétention limitée à la beauté, seuls demeuraient ses longs cheveux blonds plus fins maintenant, plus longs et plus blonds que jamais. Étalés sur le dos du fauteuil, touchant presque le sol, ils avaient le riche brillant de la soie de maïs quand les épis commencent à fleurir. Elle était très fière de ses cheveux et elle attirait l'attention sur eux en se plaignant qu'ils la gênaient, surtout quand il faisait très chaud : « Vraiment, disait-elle, vraiment, je vous avoue que toute cette chevelure finira par me rendre folle. J'en ai beaucoup trop. »

Le major Barcroft allait tous les soirs passer une demi-heure avec elle dans sa chambre. Florence avait peur de lui ; il symbolisait tellement bien le monde extérieur contre lequel elle avait élevé une barricade. Mais elle faisait de son mieux pour n'en rien montrer – et elle bavardait plaisamment sur des riens. Pendant l'été qui suivit sa vingtième année, le long été brûlant de 1918, elle se plaignait surtout de cette chevelure dont elle

---

---

éloignait de son cou la masse d'or pâle épaisse et molle, et le major l'écoutait l'air grincheux. Il détestait les vantardises, pour n'avoir jamais eu lui-même besoin de se vanter, mais surtout il détestait tout ce qui prétendait dissimuler la vantardise. Il l'écoutait avec impatience quand elle se plaignait de sa chevelure, tout en la proposant à son admiration et à celle d'Amanda.

Il avait été privé d'une troisième occasion de se couvrir de gloire à cause d'un souffle au cœur qu'il n'avait jamais soupçonné jusqu'au jour où il s'était présenté à l'examen médical, l'année précédente. Pendant toute la période de prudente neutralité *armée*, il rongea son frein. Sa haine du président Wilson était une chose intensément personnelle. Dès la déclaration de guerre, il rassembla tous ses papiers et se rendit à La Nouvelle-Orléans pour s'engager dans le service actif. Il avait quarante-quatre ans – on lui donnerait sans doute un travail de bureau ; mais il estima qu'une fois l'uniforme revêtu, il pourrait parvenir à se faire nommer pour servir dans les troupes de campagne. Tout alla bien jusqu'au moment où il se trouva dans la file des candidats. Chacun, avec sa chemise à la main, passait devant un médecin qui lui percutait le torse et lui auscultait la poitrine. Dans la plupart des cas, l'examen était vite expédié, deux ou trois petits coups, une minute d'auscultation suivie d'une tape sur l'épaule : « Bon pour le service. Au suivant. » Mais quand le major Barcroft se présenta devant lui, le médecin écouta, s'arrêta, écouta de nouveau plus soigneusement puis finit par dire : « Attendez là-bas, s'il vous plaît. »

Un homme attendait déjà. Quand le médecin eut fait passer tout le monde, deux autres les avaient rejoints : « Je ne pensais pas qu'on me prendrait, dit l'un d'eux, mais je suis heureux d'avoir essayé. » C'était un homme entre deux âges, avec une moustache teinte, cirée jusqu'à ne plus former que des pointes d'aiguille. Aucun autre ne parla. Ils évitaient de se regarder comme les candidats refusés d'un club très fermé.

Après un examen plus approfondi, le médecin dit au major Barcroft : « Ce n'est rien de vraiment sérieux ; un simple souffle ; seulement voilà : vous pourriez passer l'arme à gauche n'importe

---

---

quand après un sérieux surmenage. Et nous ne pouvons pas nous exposer à des risques pareils. » Il parlait comme si l'armée lui appartenait et il avait un comportement professionnel chaleureux. C'était un garçon sympathique dont la plupart des patients avaient été des femmes. Le major le foudroya du regard comme si le médecin avait été en quelque sorte responsable de son problème cardiaque. Puis il remit sa chemise, retourna à la gare où il avait déposé sa valise et reprit le train pour Bristol. Refusé, humilié, il regardait le paysage défilier derrière les vitres du Pullman.

Il ne mentionna pas l'incident mais, pendant la durée de la guerre, il eut des manières sèches avec tout le monde. Et puis, une nuit, comme Florence se plaignait de ses cheveux, il la regarda avec une étrange attention :

— Est-ce qu'ils te gênent vraiment tant que ça ;

— Oh, oui, papa, regarde. Elle les souleva de sur ses épaules sous prétexte d'avoir moins chaud.

Il l'observa. Son pince-nez brillait. C'était la fin de juillet et la bataille de Château-Thierry avait eu lieu. Les journaux ne parlaient que de ça.

— Sam Marino peut t'arranger cela, dit-il. Sam Marino était son coiffeur : Est-ce que ça te ferait plaisir ?

— Ah, non, papa, dit Amanda.

Florence avait peur mais elle continua sa comédie :

— Ça donne vraiment très chaud, dit-elle, mal à l'aise.

— En ce cas, je lui dirai de venir demain soir. Le major les regarda l'une après l'autre, toujours avec la même étrange attention, comme s'il s'attendait à les voir protester. Mais aucune des deux sœurs ne dit un seul mot.

Le lendemain soir, alors qu'ils étaient assis ensemble tous les trois, personne ne mentionna le coiffeur. Pourtant, de temps à autre, le major Barcroft tirait sa montre, y jetait un coup d'œil puis la remettait dans son gousset en se raclant la gorge. Finalement, on frappa à la porte d'entrée. Amanda s'appêtait à se lever, mais son père avança la main : « J'y vais », dit-il. Quand il fut sorti de la pièce, Florence resta assise et contempla ses mains posées sur ses genoux, la tête basse, les yeux mi-clos, comme si elle priait.

---